

## Réflexions sur l'émergence tardive du roman algérien de langue arabe

Pr. Tayeb BOUDERBALA

Département de langue arabe

Université de Batna1

### ABSTRACT

This study tries to sketch a reflection which concerns the problem of the late emergence of the Algerian novel in Arabic language. It is about the first stammering by making a kind of archaeology to clarify the difficult and complex conditions of production, legitimization and reception of the first narrative texts which do not meet the pride of the novel, yet it holds the germs of the later romantic developments. The problem of genealogy, models and filiation is handled with regards to the cultural and political History of Algeria and to its historicity. Then, the reflection is concerned with the analysis of the various determinations which were at the origin of this absence of interest for the novelistic genre in Arabic language in spite of the major transformations which profoundly marked the Algerian reality after the Independence. The study ends with the perspective set by a new works of fiction in Arabic language which contributed to shape, significantly, the cultural face of contemporary Algeria.

**KEY WORDS :** Emergence, Romantic, Algerian, genealogy, French, generation, independence, culture, politics, revolution

### المخلص :

تسعى هذه الدراسة إلى طرح إشكالية الظهور المتأخر للرواية الجزائرية المكتوبة باللغة العربية مقارنة مع نظيرتها المكتوبة باللغة الفرنسية، وذلك برسم بعض حفريات المعرفة لتبيان الظروف الصعبة والمعقدة التي أحاطت بالإرهاصات الروائية الأولى التي أدت إلى تحقق بعض التراكم الإبداعي في هذا المجال. يتناول البحث بعد ذلك دور العوامل الحاسمة التي كانت وراء تأخر هذا الجنس الأدبي الهام وغيابه عن المشهد الثقافي الجزائري على الرغم من التحولات الكبرى التي عرفتها البلاد غداة الاستقلال. تنتقل الدراسة بعد ذلك إلى رصد معالم التأسيس الفعلي الذي تحقق في السبعينيات من القرن الماضي على يد كل من عبد الحميد بن هدوجه والطاهر وطار. في الختام، تتوج الدراسة بالإشارة إلى النقلة النوعية التي تحققت بداية، من الثمانينيات، في مجال الكتابة الروائية، والتي سمت بالإبداعات الجزائرية، عن جدارة واستحقاق، إلى مستوى روائع الآثار الأدبية العالمية الخالدة.

**الكلمات المفتاحية :** الرواية الجزائرية المكتوبة بالفرنسية، الثقافة الجزائرية .

Le roman arabe est une réalité fondamentale de la culture arabe contemporaine. Après deux siècles d'histoire, il a réussi à occuper le centre du système culturel arabe et à détrôner le genre poétique de son piédestal. Ce dernier s'essouffle, vacille, car frappé de plein fouet par la crise qui secoue les sociétés arabes modernes. Le Monde arabe a trouvé dans le genre romanesque une expression totale, lui permettant de restructurer son imaginaire culturel, de réactiver sa mémoire collective, de rendre compte de son vécu, de forger son destin et de porter haut ses idéaux de liberté, d'émancipation, de progrès et de transformation de la société.

### **1- Le roman arabe en tant que produit de l'acculturation.**

Certains critiques, à partir d'une conception extensive et élargie du roman, croient déceler, ici et là, à travers différentes littératures du passé, des exemples d'invention romanesque. C'est cette même vision qui autorise certains critiques arabes à affirmer que le patrimoine littéraire arabe a connu, par le passé, le genre romanesque, à l'instar de toutes les cultures du monde (se reporter, à ce propos, aux différentes thèses émises sur la généalogie du roman, notamment celles de G. Dumézil, G. Lukacs, M. Bakhtine, M. Robert, R. Etiemble, E. Said, etc.). IL n'en demeure

pas moins que le roman, au sens strict du terme, et en tant que genre historiquement constitué en Europe au 19<sup>ème</sup> siècle (thèse contestée par certains, comme on l'a évoqué précédemment) ne réussit à s'acclimater dans le monde arabe qu'à l'aube du vingtième siècle. En effet, dès la deuxième moitié du 19<sup>ème</sup> siècle, des écrivains du Moyen-Orient découvrent avec étonnement et émerveillement le genre romanesque, soit directement dans sa langue d'origine, soit par l'intermédiaire des traductions. On y trouve les premières ébauches allant dans le sens de l'assimilation de ces nouveaux langages venus d'ailleurs. Des noms illustres s'y sont exercés, tels que R. Tahtawi et F.Chadiaq qui ont tracé les premiers jalons. D'autres, prennent le relais pour affermir et confirmer une orientation littéraire irréversible qui s'inscrit dans la dynamique interculturelle et intercivilisationnelle. Des célèbres écrivains tels que Djourji Zaydane (fondateur du roman historique arabe, et grand admirateur de Walter Scott et d'Alexandre Dumas), Djobrane Khalil Djobrane (figure mythique du romantisme arabe), Taha Hussein (fervent défenseur d'un projet modernité inspiré par les Lumières) tentent de jeter les bases d'un imaginaire romanesque qui serait un sorte de maïeutique culturelle transcendant les irréductibilités et les

conflits de civilisation. Des romans européens sont traduits également en arabe. Ils seront le ferment et le creuset d'une orientation culturelle particulièrement féconde, à tous points de vue. Certaines traductions sont des adaptations, comme en témoignent celles réalisées par l'Égyptien Al-Manfalouti. Ces adaptations parviennent parfois à s'affranchir de leurs sources pour s'imposer en tant qu'œuvre authentique débarrassée de liens la rattachent au texte initial de référence, si ce n'est le titre du nouveau texte.

L'archéologie du roman arabe puise aux sources vives des récits historiques, légendaires, mythiques, hagiographiques et autobiographiques. Le socle occidental est tout récent. Et il faut attendre 1915, pour voir naître le premier roman arabe digne de ce nom, au plan esthétique, formel et thématique. Il s'agit d'un roman réaliste intitulé *Zayneb*, écrit par Mohammed Hasanine Haykel (1888-1956).

Né en marge du système culturel arabe, parce que produit de l'acculturation, le roman arabe va connaître une évolution fulgurante qui le place au centre des réalités culturelles contemporaines. Le prix Nobel en littérature décerné en 1988 au grand romancier égyptien Nadjib Mahfoud consacre la prééminence de ce genre sur les

autres expressions littéraires. Que de chemins parcourus depuis *Zayneb* ! Mais beaucoup restent à faire. En effet, malgré ces avancées et ce progrès incontestables dans la création romanesque, le roman arabe n'a pas pu se frayer sa propre voie et forger ainsi ses propres modèles d'écriture indépendamment des modèles occidentaux initiaux. Les modèles romanesques classiques demeurent, pour beaucoup, la référence majeure dans ce domaine (roman psychologique, mélodrame, réalisme critique, réalisme socialiste, roman d'aventure, etc.). Et il est impropre de parler, à cet égard, d'école romanesque arabe, en dépit d'une originalité certaine (comme les critiques aiment évoquer à ce propos, l'école romanesque latino-américaine).

La terminologie employée pour traduire le mot roman se prête à quelque équivoque. A l'origine, le mot employé est *qissa* qui désigne aussi bien le roman que la nouvelle et le récit. Mais, progressivement, on devient de plus en plus précis. Trois expressions se sont imposées à partir des années soixante: *qissa*, *qissa qassira*, *riwaya*.

- *qissa* signifie un court roman (ou petit roman) ;
- *qissa qassira* signifie nouvelle (Short Story en anglais) ;

- riwaya s'applique au roman.

Nada Tomiche souligne, à cet égard, cette imprécision relative à la terminologie: « Le substantif riwaya dont la racine signifie étymologiquement «abreuver» et, par extension «abreuver de paroles (...) désigne, à l'époque moderne, d'une manière très large « le récit », la « narration ». Récemment encore, dans la préface de Youssouf Idriss, *Al Farafir* (1964), le terme renvoie au récit théâtral, à la pièce de théâtre. Il tend toutefois à se spécifier dans le sens « roman » et à s'opposer au genre de la nouvelle (Qissa) et au théâtre (masrah)<sup>1</sup> ».

## 2- Ridha Houhou précurseur des romanciers de langue arabe ?

En Algérie, le roman de langue arabe est un produit de l'indépendance. Mais les balbutiements et les ébauches demeurés inaboutis ne manquent pas. La première tentative dans ce domaine fut celle de Ridha Houhou (né en 1911 à Sidi Oqba, près de Biskra, il fut assassiné en 1956 à Constantine par une organisation para militaire). Son parcours littéraire, il l'inaugure en 1947, par la publication d'un petit roman (ou une longue nouvelle), *Ghadatou Oumi-Algoura (La Belle de la Mecque)*. Grâce à sa culture moderne et à son ouverture d'esprit, il a su assimiler parfaitement la technique de la nouvelle. Ses trois recueils de nouvelles, Maa Himari

Alhakim (*Avec l'âne du Hakim*), (1953), Sahibatou alwahi (*L'Inspiratrice*) (1954) et Namadhij bachariyya (*Types humains*) (1955) révèlent un écrivain de grand talent. Ces nouvelles rencontrent un large écho auprès des lecteurs arabophones et ce, d'autant plus que l'auteur use abondamment de l'humour, de la satire et de la parodie. Son style simple, dépouillé lui permet d'être accessible et compris par une large frange de lecteurs algériens. Cet écrivain dynamique et de double culture paraît être porteur d'un véritable projet culturel. Ses activités s'étendent à différents domaines: publication de nouvelles, publications d'articles dans les journaux, animation de l'activité théâtrale (à Constantine surtout), etc. Homme d'une grande culture, il a réussi à concilier l'apport arabo-musulman avec les exigences des défis de la modernité.

Au lendemain de l'indépendance, les premiers arabisants découvrent ses récits et gouttent avec saveur le ton novateur et le style charmeur. Le lecteur s'y laisse prendre et envoûter par l'univers de ces nouvelles: Il y découvre, pour la première fois, un nouvelliste algérien qui peut rivaliser avec les grands nouvellistes du Monde arabe<sup>2</sup>.

Mais les écrits de Ridha Houhou, en dépit leur valeur littéraire incontestable, sont restés prisonniers d'une vision idéologique moralisante et didactique qui

limite singulièrement leur portée. Ceci est dû principalement au climat culturel de l'époque qui impose ses catégories intellectuelles et son horizon littéraire à toute pratique littéraire. N'oublions pas que l'interdiction de la langue arabe en Algérie, ainsi que la persécution de tout ce qui se rattache à la personnalité culturelle arabo-musulmane ont été un facteur déterminant dans le retard de l'éclosion romanesque de langue arabe. Ajoutons à cela, l'influence grandissante du réformisme religieux qui a imprimé une orientation militante et prosélytique à toute expression littéraire de langue arabe. L'autonomie de la sphère littéraire est impensable donc dans ce contexte. On observe d'autre part, que le lectorat de langue arabe (quasi inexistant, du fait de l'analphabétisme régnant) est, tant au plan qualitatif que quantitatif, un facteur de découragement pour cette littérature. Jean Déjeux souligne les limites de cette œuvre :

*«Son œuvre, écrit-il, reste sans doute modeste mais tout de même importante pour l'époque. Il ne semble pas qu'elle ait trouvé un public aussi large que celle des romanciers de langue française, Feraoun, Dib, Mammeri, Kateb, etc., qui eux bénéficiaient d'une audience auprès des Français. Le milieu algérien de langue*

*arabe était encore en ce temps là assez limité et en outre la manière dont Reda Houhou dévoilait ses compatriotes en pleine situation coloniale n'était pas faite pour être accueillie, sans réserve<sup>3</sup>».*

Ridha Houhou, en tant que précurseur du roman algérien de langue arabe n'a fait que tracer quelques jalons qui, certes, sont prometteurs, mais qui sont restés sans portée décisive. Aussi, l'absence de « père fondateur» pour le roman algérien, est-il péniblement ressentie par les écrivains qui désirent s'attaquer au genre romanesque, au lendemain de l'indépendance, mais qui se trouvent inhibés et découragés par l'absence de tradition et de modèles romanesques algériens de langue arabe. Ajoutons à cela que la guerre a fait table rase des modèles et des crédos anciens. Tahar Ouattar souligne ce vide:

*«L'élite arabophone se caractérise généralement par son origine rurale et par l'absence de paternité. Les années cinquante, à travers la guerre de libération, ont détruit tous les idéaux et toutes les valeurs historiques. Après l'indépendance, il n'a pas été possible de fonder de nombreux idéaux et de nouvelles valeurs. Ainsi l'intellectuel arabisant a ouvert les yeux dans un « orphelinat» où il n'y a ni père, ni mère... Mais que des infirmiers et*

des infirmières<sup>4</sup>».

Abdelhamid Benhaddouga, de son côté, revendique la paternité du roman arabe en Algérie (il associe Tahar Ouattar à cette entreprise de fondation) : *«Moi et Tahar Ouattar, avoue-t-il, nous sommes les premiers à avoir fondé le roman algérien au sens plein du terme. Rih aljanoub et Al-l'As sont parus presque au même moment (...) Ceci ne veut pas dire qu'il y ait absence de tentatives, dans le passé, en matière de nouvelles et de romans. Mais à notre avis, et à l'avis des critiques et des spécialistes de la littérature, ces tentatives sont demeurées des balbutiements qui n'ont pas pu atteindre la dignité d'une référence stable et reconnue dans l'histoire du roman arabe en Algérie<sup>5</sup>».*

### 3-Hypothèses d'explication de l'émergence tardive

Ce retard dans l'émergence de ce roman soulève souvent des questions qui restent sans réponses face à la béance du discours critique. Nous essaierons d'élucider cette problématique en apportant quelques éléments de réponse:

1) Tout d'abord, il apparaît que ce retard a trait à l'état de la langue arabe classique en Algérie. En effet, cette langue qui a vécu toute la période coloniale dans l'étouffement et la clandestinité n'a pas bénéficié du renouveau linguistique et

culturel accompli dans les autres pays arabes, principalement au Moyen-Orient. La culture arabe y est demeurée une culture de reproduction et non de production. Selon Mazouni, cette langue est restée en dehors des transformations historiques qui ont bouleversé la physionomie d'une Algérie confrontée aux multiples défis: *«Les valeurs et les sentiments qu'elle véhicule [la langue arabe] sont assez fortement orientés vers les idées religieuses ou sous-tendus par elles. Le contenu de la culture arabe, considéré dans sa totalité, reste, en majorité, de caractère poétique et dogmatique. Or, l'image qui en est donnée, en Algérie surtout, sciemment et du fait des circonstances aggrave encore cette situation<sup>6</sup>».*

Cette langue non sécularisée et ankylosée est incompatible avec les langues romanesques qui exigent une langue souple, maniable et modulable à merci, une sorte de langue-pâte. L'état de l'arabe, en Algérie, et de ce fait, dissuade les écrivains de s'aventurer dans un monde où la langue doit se transformer en langue-objet.

2) La plupart des écrivains algériens de langue arabe sont des arabisants monolingues (à titre d'exemple, waṭṭār se dit arabisant à 100 %). Et de ce fait, leur rapport au genre romanesque est médiatisé par le Moyen-Orient qui met à leur disposition des traductions pour le moins

inappropriées et qui ignorent jusqu'aux principes élémentaires de la traduction. Si l'on ajoute à cela que les romans arabes sont en deçà des attentes, l'on comprend aisément les difficultés rencontrées par ces écrivains dans leur entreprise d'assimilation du genre romanesque et de fondation d'un nouvel imaginaire romanesque.

3) L'absence de tradition romanesque algérienne de langue arabe, comme on l'a constaté, décourage toute tentative pour s'attaquer à ce genre. L'intertextualité nous a appris qu'aucun texte n'émerge du néant, in *ex nihilo*, et que tout texte est une absorption d'une infinité de textes. En effet, l'absence de modèles fondateurs dans ce domaine inhibe toute volonté de création. Cette attitude est renforcée par le prestige du roman algérien de langue française qui domine seul et sans partage l'espace romanesque. Il s'agit en fait d'une « chasse gardée » et d'un monopole qu'il vaut mieux ne pas s'en approcher. (Les romans algériens de langue française ont acquis leur légitimité en détrônant le roman colonial de son piédestal et en fondant le mythe fondateur de la nation algérienne. Ils sont associés au processus de décolonisation à l'échelle planétaire. Ils sont, pour la plupart, traduits dans plusieurs langues. Ainsi leur universalité est devenue une réalité

reconnue mondialement.). Ajoutons à cela que le clivage linguistique en Algérie n'est pas propice aux phénomènes de d'interférence, de symbiose et de synergie. Il s'agit là, peut-être, d'une interculturalité pathologique basée sur l'exclusion, le rejet et l'ostracisme. Il s'agit là des évolutions parallèles peu propices à la fécondation et à l'enrichissement mutuel, compte tenu de la violence de l'Histoire et des affrontements culturels qui en découlent. Cette situation ne manque pas de « complexer » l'écrivain algérien de langue arabe vis-à-vis du romancier francisant, mais aussi, vis-à-vis des romanciers arabes du Moyen-Orient qui sont de plus en plus fascinés par les romanciers de la première génération dont certaines œuvres romanesques sont traduites en arabe.

4) N'est pas romancier qui veut. En effet, rien n'est plus étranger au roman que l'amateurisme et le volontarisme. S'il fut plus facile pour certains intellectuels algériens de célébrer à travers la poésie et la nouvelle, la geste révolutionnaire (la nouvelle et la poésie s'inscrivent dans l'instant et la contingence), il fut par contre impossible pour eux d'épouser les contraintes et la logique du roman qui nécessitent un minimum de conditions requises ( une conscience du devenir

historique, une vision du monde cohérente, un engagement dans l'écriture, une culture sociologique, une maîtrise des techniques romanesques, etc).

La faiblesse des premiers romans d'Assia Djebar, qui sont parus à la veille de l'indépendance, est significative à cet égard. Il a fallu toute une décennie (les années soixante) de formation, d'apprentissage et de mûrissement pour l'élite arabophone pour que naissent, dès les débuts des années soixante-dix, la première génération romanesque de langue arabe.

5) La théorie des urgences est souvent invoquée par les critiques pour expliquer l'absence de création dans les années soixante. Le pays accuse, en effet, un grave déficit en matière de cadres et de personnel compétent de haut niveau. Et par souci d'optimisation des ressources intellectuelles et culturelles, toutes les énergies se trouvent drainées vers les tâches immédiates de l'édification du pays. Mahmoud Bouayad situe le problème au plan national :

*«Les intellectuels et les cadres, remarque-t-il, disponibles au moment de l'indépendance, furent absorbés pendant de longues années, par des tâches jugées plus urgentes: administratives, politiques, diplomatiques et économiques et aussi par des tâches d'enseignement et de formation<sup>7</sup>».*

D'ailleurs, tous les intellectuels algériens tant arabophones que francophones se sont trouvés mobilisés par toutes sortes de responsabilités (qui sont alléchantes pour nombre d'entre eux). Le départ massif et précipité des « pieds noirs » en 1962, a laissé un vide en matière de gestion, d'encadrement et de fonctionnement des différents secteurs de l'Etat. Un vide qu'il fallait combler par le recours aux élites algériennes (d'ailleurs peu nombreuses, car l'analphabétisme était dominant).

6) Mais la théorie des urgences<sup>8</sup>, pour pertinente qu'elle soit, n'explique pas tout. Car la réalité est beaucoup plus complexe, et les phénomènes socioculturels ne se réduisent jamais à une seule explication et à une seule détermination. L'approfondissement de la réflexion nécessite la prise en compte de multitude de paramètres.

On peut ajouter aux facteurs énoncés précédemment, d'autres déterminations qui relèvent du politique (en Algérie, le politique prime sur l'économique. Pour des considérations historiques propres à l'Algérie, on peut dire qu'il est déterminant en dernière instance). Il est certain que la confusion et le désordre généralisés qui ont régné en Algérie, durant les premières années de l'indépendance, ont troublé et obscurci les conceptions et les idéaux de ces



écrivains (des deux langues) qui ont longtemps porté le rêve de l'indépendance dans leur cœur. Ecrire est devenu secondaire pour ces écrivains confrontés au destin cruel et implacable. Le poète algérien, Bachir Hadj Ali, s'est inquiété, dès 1964, de ce vide culturel et de ce silence troublant qui caractérisent le champ culturel algérien depuis l'indépendance. Ses interrogations ne manquent pas d'intérêts :

*«Depuis la fin de la guerre peu d'œuvres marquantes ont été écrites en arabe ou en français. Quelles en sont les raisons? S'agit-il d'un contrecoup de la crise du FLN au sein des intellectuels? Nombre de ces derniers ont pensé qu'après la libération, la Révolution se ferait d'une façon linéaire, innocente, sans douleur. Vue idéaliste des choses! La lutte des classes est une réalité et l'appétit des gros commerçants et propriétaires fonciers interdit de penser à la Révolution comme à une braderie.*

*(...) L'absence d'œuvres marquantes depuis l'indépendance est-elle due à la distanciation par rapport à l'actualité ou bien les écrivains algériens d'expression française jugent-ils que, utiles à un moment de l'histoire, ils sont appelés à disparaître?<sup>9</sup>».*

Le coup d'Etat de juin 1965 met fin à

trois années d'instabilité politique et de romantisme révolutionnaire (et Bachir Hadj Ali dont on vient de citer l'extrait, se verra imposer par le nouveau pouvoir une vie en résidence surveillée au Sahara jusqu'en 1972, à cause de son opposition au nouveau régime).

La structuration idéologique du champ culturel par le nouveau pouvoir nécessite une certaine durée (une structuration est un processus plus ou moins long). La structuration, par ailleurs, est globale. Et il a fallu attendre la fin des années soixante pour voir s'accomplir cette hégémonie idéologique et politique à tous les niveaux et à travers tous les rouages de la société. L'écrivain, à son tour, s'est trouvé enserré dans les filets du pouvoir (édition, Union des écrivains, mass-médias, instances de contrôle et reconnaissance, institution littéraire, jdanovisme, etc.). Les écrivains réagissent de deux manières: les uns choisissent une pratique oppositionnelle (exil interne ou externe), les autres (la majorité) privilégient l'intégration au système politique en lui apportant la caution culturelle dont il a besoin. Aussi, conçoivent-ils leurs œuvres comme un instrument dont la logique première est la satisfaction de la demande idéologique formulée par le pouvoir politique. L'écriture

devient alors au service d'un projet de société proposé /imposé par le pouvoir et auquel adhère l'écrivain avec enthousiasme (sincère ou simulé).

7) Le manque de lecteurs, on l'a vu, ne stimule pas la publication. Les écrivains de langue arabe ont souffert de cet inconvénient. L'arabisation, esquissée timidement dans les années soixante, se radicalise et s'approfondit à l'aube de la décennie suivante. Cette politique linguistique ouvre des perspectives prometteuses aux œuvres de langue arabe qui se voient légitimées, publiées et surtout encouragées par le discours officiel. C'est dans cette euphorie de l'arabisation, du retour aux sources et du socialisme arabe, que sont nés les premiers romans pour répondre à une attente, combler un vide et satisfaire des besoins stratégiques.

8) Si le roman, comme l'affirme Lukacs, est l'expression de l'épopée de la bourgeoisie occidentale triomphante au 19<sup>ème</sup> siècle, le roman algérien ne serait-il pas, lui aussi, l'expression de cette bourgeoisie d'Etat à la fois conquérante et envahissante, et le miroir qui lui permet de s'y réfléchir et de s'y complaire?

9) La guerre de juin 1967, au Proche-Orient, fut vécue comme un traumatisme par les intellectuels algériens. Elle sonna le glas pour l'utopie nationaliste et panarabiste. Les

intellectuels algériens, notamment les arabophones, réagissent radicalement en envisageant l'avenir de l'Algérie dans une perspective socialiste, loin du mythe du panarabisme. Pour la première fois, la littérature algérienne est appréhendée en tant que littérature autonome et indépendante par rapport aux autres littératures des pays arabes. La culture algérienne de langue arabe, a été longtemps conçue comme une culture périphérique, mineure et marginale par rapport à un centre culturel toujours situé au Moyen-Orient et qui lui sert de modèle, de référence et de reconnaissance; cette culture s'émancipe et s'autonomise. A la faveur de cet événement qui fait écrouler bien des mythes, les écrivains algériens se détournent du Centre et tendent à fonder leur autonomie littéraire et leur système culturel propre, à partir de leur historicité propre de leur génie spécifique.

Le roman algérien qui y émerge porte alors la marque de cette conscience aiguë d'un avenir à construire en tenant compte essentiellement de la personnalité culturelle algérienne qui ne doit pas se définir par rapport à un ailleurs, mais par rapport à l'identité algérienne. Ainsi s'accomplit difficilement l'individuation du roman algérien de langue arabe après maints balbutiements

#### **4- Perspectives**

Ces éléments de réponse fournissent certains éclairages nécessaires à l'intelligibilité des conditions pénibles d'émergence et de réception et d'individuation de ce roman qui, en l'espace de trois décennies, devient une réalité culturelle majeure dans l'Algérie contemporaine. De grands écrivains, tels que Boudjedra, Wassini et Mousteghanemi, assurent la relève de leurs aînés prestigieux de langue française et parviennent à inscrire le roman algérien dans l'universalité et à dialoguer avec les différentes cultures du monde entier. Passée la décennie de l'émergence, une décennie dominée essentiellement par l'écriture réaliste, on assiste à l'éclosion de nouvelles voies de la création esthétique. Les nouveaux romanciers qui ont émergé, à partir des années quatre-vingt, disposent dans ce domaine d'atouts majeurs : ils sont souvent polyglottes et à l'affût de nouvelles écritures qui apparaissent, tant dans le monde arabe que dans les pays occidentaux. D'ailleurs, certains d'entre eux, du fait de la maîtrise de deux compétences linguistiques, ont pu réaliser des traductions de textes de langue française et contribuer ainsi au rapprochement entre les deux expressions romanesques. Grace à eux, s'amorce un

dialogue fécond entre la littérature de langue arabe et celle de langue française. Le clivage linguistique tend à faire place à la convergence et à la pluralité linguistique qu'il faut assumer pleinement et s'en imprégner.

Ainsi, le roman de langue arabe tend à se développer au plan qualitatif et quantitatif, compte tenu des progrès réalisés par les politiques d'arabisation. Avec les années quatre-vingt-dix s'amorcent de profondes transformations dans le champ romanesque. Parvenu à l'âge adulte, ce roman s'émancipe et inscrit ses pratiques d'écriture dans un cadre plus vaste, celui des dialogues de cultures et de civilisations. Boudjedra qui s'est converti à l'écriture en arabe, à partir de 1982, se découvre une vocation de « passeur » de cultures. Wassini lui emboîte le pas. A l'instar d'Amin Malouf, ils tentent de mettre en présence de vastes ensembles culturels, les uns avec les autres, dans la perspective d'une littérature-monde. Grâce à cette aventure romanesque inédite, et à la position géostratégique de l'Algérie en tant que carrefour de toutes les civilisations, l'Algérie est en passe de réussir une entreprise interculturelle et universelle des plus prometteuses dans le monde.

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1- Nada Tomiche, 1993, *La Littérature arabe contemporaine*, Paris, éd. Maisonneuve et Larose.

2-Selon Aïda Adib Bamyà : « *Houhou a écrit quelques nouvelles d'une qualité littéraire qui dépasse de loin celles écrites après l'indépendance. Car il s'agit d'un écrivain qui maîtrise parfaitement l'art de la nouvelle ainsi que celui de la littérature* », in *Evolution de la littérature romanesque algérienne (1925-1967)*, p.72 .

<sup>3</sup>Jean, Déjeux, 1975, *La Littérature algérienne contemporaine*, PUF. Coll. « Que sais-je ? », .p. 110.

4 Interview accordée par l'écrivain à la revue de langue arabe *Al Churuq* (supplément culturel), Alger, N08 du 26 août au 8 septembre 1993.

5- Interview accordée par l'écrivain à Ahmed Farhat, in *Voix culturelles d'Algérie*, Beyrouth, Maison internationale, 1984, p. 108

6 - Abdallah Mazouni, 1969, *Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb*, Paris, Maspero, PP. 53-54

7- Mahmoud Bouayad, 1990, "Le livre et la lecture en Algérie", in *Recueil de conférences*, Paris, Publication du Centre Culturel Algérien p. 56.

8- *Les intellectuels arabophones revenus du Moyen-Orient ainsi que ceux des médersas réformistes sont totalement absorbés par des activités auxquelles ils assignent une valeur messianique (retour aux sources, restauration culturelle, repersonnalisation, désaliénation, etc.). Même les écrivains, qui ont publié des nouvelles, des récits et des poèmes pendant la guerre (tel que waṭṭār et ban Haddūga), se lrouvent englués dans cette ambiance frénétique non propice à fa création littéraire qui requiert des conditions particulières.*

9- Bachir Hadj Ali, 1964, « *Culture algérienne et développement culturel* », in Alger républicain, 18 août 1964

-Cf. également, Jean Dejeux, 1983, *Culture algérienne dans les textes*, Alger /Paris, Opu-

Publisud, p. 114,

## BIBLIOGRAPHIE

Cette étude a exploité une multitude de références bibliographiques afin d'approfondir le débat, enrichir la réflexion et contribuer ainsi à élucider une problématique cruciale ayant trait aux phénomènes de transition, de passage, de transformation et de limites. Certaines références n'ont pas été mentionnées dans le corps de l'article, mais m'ont été particulièrement utiles pour apporter une contribution personnelle à l'intelligence d'une historicité romanesque particulière. Pour des raisons d'ordre méthodologique, nous nous contentons d'un nombre limité de références.

## Ouvrages

- Ban Haddūga, 'Abd Al-Ḥamīd, 1971, *Rīh al janūb*, Alger, Sned.

- Ban Haddūga, 'Abd Al-Ḥamīd, 1975, *Nihāyat al-ams*, Alger, Sned, 1975

- Bamyà, Aïda, 1982, *L'Evolution du roman algérien de 1925 à 1967*. Alger, O.P.U.

-Beheiri, K., 1980, *Influences de la littérature française sur le roman arabe*, Sherbrooke, Naaman.

-Berque, Jacques, 1980, *Langages arabes au présent*, Paris, Gallimard/NRF.

- Bouayad, Mahmoud, 1990, « Le livre et la lecture en Algérie », in *Recueils de conférences*, Paris, Publications du Centre Culturel Algérien.

-Bouzar, Wadi, 1982, *La Culture en question*, Alger/Paris, Silex-Sned.-Daoud, Mohamed, 2002, *Le roman algérien de langue arabe, Lectures critiques*, Oran, Crasc. -Dejeux, Jean, 1975, *La Littérature algérienne contemporaine*, Puf, Coll. « Que sais-je ? » .

-Dejeux, Jean, 1981, *La Culture algérienne dans les textes*, Alger/Paris, OPU- Publisud.

-Etienne, Bruneau, 1977, *L'Algérie, culture et révolution*, Paris, Seuil.

-Farḥāt Aḥmad, 1984, *Voix culturelles d'Algérie*, Beyrouth, Maison internationale.

-Grandguillaume, gilbert, 1983, *Arabisation et politique linguistique au Maghreb*,

Maisonneuve et Larose.

-Khatibi, Abdelkébir, 1983, *Maghreb pluriel*, Paris Denoël.

-Laroui, Abdallah, 1974, *La Crise des intellectuels arabes*, Paris, Maspero.

-Mazouni, Abdallah, 1969, *Culture et enseignement en Algérie et au Maghreb*, Paris, Maspero.

-Miquel, André, 1969, *La Littérature arabe*, Paris. Puf., Coll. « Que sais-je ? ».

-Mosteghanemi, Ahlem, 1985, *Algérie, femmes et écritures*, Paris, L'Harmattan.

-Robert, Marthe, 1972, *Roman des origines et origines du roman*, Paris, Grasset.

•-Taleb Ibrahim, Ahmed, 1972, *De la décolonisation à la révolution culturelle (1962-1972)*, Alger, Sned.

-Tomiche, Nada, 1972, *La littérature arabe traduite, mythes et réalités*, Paris Geuthner.

-Tomiche, Nada, 1993, *La Littérature arabe contemporaine*, Paris, Maisonneuve et Larose, Coll.Orient-orientation.

-Turin, Yvonne, 1971, *Affrontements culturels dans l'Algérie coloniale*, Paris, Maspero.

- waṭṭār, Ṭahar, 1974, *L'As*, Alger, Sned.

- waṭṭār, Ṭahar, 1974, *Al-Zilzâl*, Alger, Sned.

-Zeraffa, Michel, 1972, *Révolution romanesque*, Paris, UGE,10/18.

### Articles de revues

-Al- Mili, Mohammad, 1964, « Pourquoi le roman arabe n'a-t-il pas existé en Algérie ? » in *Novembre, No 2, juillet-août*, (Alger).

-Bamya, Aida, « « L'As » de Tahar Ouetar » in *Revue de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, No22, 2ème trimestre.

-Bois, marcel, 1992, « Littérature maghrébine d'expression arabe », in *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Paris, CRESM, CNRS.

-Bois, Marcel, 1987, « Au fil des années 70, émergence du roman de langue arabe », in *Revue*

*de l'Occident Musulman et de la Méditerranée*, Aix-en-Provence.

- Bois, Marcel, 1986, « Tendances nouvelles du roman algérien de langue arabe », in *Annuaire de l'Afrique du Nord*, Paris, CRESM, CNRS

-Boudjedra, Rachid, 1986, « Modernité et vivacité de la langue arabe », in *Révolution Africaine*, no 1187.

-Grandguillaume, Gilbert, 1979, « Langue, identité et culture nationale au Maghreb », in *Peuples méditerranéens*, no 9.

- Hadj Ali, Bachir, 1963, « Culture nationale et révolution », in *Nouvelle critique*, (147), juin.